



Lucienne VINCENT

LA FONTAINE
ENCHANTÉE

POEMES

LES PARAGRAPHS LITTÉRAIRES DE PARIS

Lucienne VINCENT

LA FONTAINE

LA FONTAINE ENCHANTEE

ENCHANTEE

POEMES

LES ÉDITIONS DE LA FONTAINE DE PARIS
10, rue de la Harpe - PARIS (5^e)

A
Monsieur et Madame Giraudan
Bien affectueusement
L. Vincent

Lucienne VINCENT

LA FONTAINE ENCHANTÉE

POEMES

De nos amis, joyeux, fidèles,
Éparsils, pour cent raisons,
De nos parents, et leurs modèles,
C'est le cœur des enfants,
Tandis qu'au loin, nous nous taisons,
De choses dont la terreur hante,
Dont à jamais nous nous grisons,
Paris nous, fontaine enchantée !

De nos rêves, passionnés d'elle !
De nos vœux, nous nous taisons,
De nos rêves, nous nous taisons,
A la charnière, nous nous taisons !

LES PARAGRAPHS LITTÉRAIRES DE PARIS

14, rue Le Bua - PARIS (XX^e)

Il a été tiré à part 30 exemplaires
numérotés de 1 à 30
qui constituent l'Édition originale.

11

BALLADE DE LA FONTAINE

Du pays clair et vibrant d'ailes,
Où brillent les quatre saisons,
Du ciel en bleu, plein d'hirondelles,
Au-dessus des toits des maisons,
Qui regardent les horizons,
De la cour où tu fus plantée,
Pour de tranquilles floraisons,
Parle encor, fontaine enchantée !

De nos amis, joyeux, fidèles,
Eparpillés, pour cent raisons,
De nos parents, si bons modèles,
Unis au chœur des oraisons,
Tandis qu'au loin, nous nous taisons,
Du charme dont tu fus hantée,
Dont à jamais nous nous grisons,
Parle encor, fontaine enchantée !

Et nos amours, parle-nous d'elles !
Aux vain séchos, nous redisons,
Notre tendresse sans ridelles !
A te chercher, nous nous plaisons !

Le souvenir en chauds tisons,
Brûle notre âme tourmentée !
Grâce à ton flot, vois, nous jasons :
Parle encor, fontaine enchantée !

Près de toi, nous nous apaisons,
Quand ton eau murmure, argentée,
Alors que s'ouvrent nos prisons :
Parle encor, fontaine enchantée !

LA FONTAINE ENCHANTEE

Chacun remplit son seau, le soir, à la fontaine :
Après le jour entier passé loin du logis,
Le plus petit « chez-soi » donne une paix certaine
Effaçant la fatigue en des cœurs assagis !

Le ciel encor empli des cris des hirondelles,
En été, fait durer cette heure de plaisir.
Et la cour, aux enfants, redit ses tarentelles
Alors que les parents cueillent le doux loisir !

Il fait bon savourer le moment de la pause :
On n'avait pas prévu de prendre tout ce temps,
Mais on a rencontré sa voisine et l'on cause !
Une parole ! Une autre ! Et l'on est plus content !

S'approchant, tout à coup, des jupes maternelles,
Une petite fille écoute un peu les « grands ».
Là-bas, tournent toujours, les vives ritournelles,
Et l'enfant, reste là, parmi les propos francs !

Découvrant, du destin, l'œil indéfinissable,
Au récit qu'elle entend, dérochant quelques lots,
D'étrange consonance ou fuyants comme sable,
Elle construit un monde où vibrent des grelots !

Lorsque sera fini, dans la cuisine ouverte,
Un repas de friture et de fruits de saison,
Les familles viendront, sous la tonnelle verte,
Accepter le bien-être, au seuil de la maison !

L'hiver, on va plus vite, à la fontaine heureuse :
On s'accompagne alors et, c'est près du foyer
Qu'on se libère un peu, de la tâche peureuse
Ou de l'effort ardu qu'on eut à déployer !

Douces nuits de chez nous, sous les poutres connues !
O sommeil enfantin, chargé de rêves d'or !
Aux lendemains joyeux, nos âmes jamais nues,
Accordent la beauté qui vient, lorsque tout dort !

LA COUR

Chaque soir et chaque matin, chaque midi,
De ce merveilleux temps des plus longues journées,
Sont gravés dans de l'or et chaque trait redit
L'heureux enchantement des premières années !

Je revois une cour, un rectangle essentiel,
Ouvrte par un porche à la porte fidèle,
Et ce monde fermé garde le même ciel
Où, pour nous, chante encor une même hirondelle !

Un côté de la cour est bordé d'un haut mur
Où le printemps fleurit des grappes de glycine.
Il s'offre, face au porche et limite un lieu sûr
Où tourne, tourne dru, la ronde capucine !

Un autre côté borde un large boulevard
Où passe comme un rêve, à l'ombre du feuillage,
Un véhicule-car, happant notre regard,
A peine un court instant, sans laisser de sillage !

Autour du porche d'angle, aux deux autres côtés,
S'alignent porte à porte, en deux longues bâtisses,
Un à un, ces logis qui sont tous habités,
Par d'humbles travailleurs dont les heures sont lisses !

Un matin bleu, dans notre cour, est intouché :
La plus petite pierre est un soleil qui brille !
Et par ce porche, ouvert au ciel, ont débouché
Deux êtres sans pareil, un garçon, une fille !

Ils sont là sur le seuil, à la clarté du jour ;
Ils rayonnent de gloire à la lumière blonde,
Apparition de grâce au bord de cette cour !
Ils arrivent, c'est sûr, à nous, d'un autre monde !

Ils viennent de Paris, du pôle, ou bien des cieux,
Du bout de l'univers, afin qu'on les présente
A la pauvre grand'mère, habitant en ces lieux,
Bonne âme de chez nous, leur unique parente !

Aux deux nouveaux-venus, s'ouvrent toutes les mains !
La ronde s'agrandit dans la cour animée.
Il n'est plus de tristesse et plus de regrets vains !
La cour a voulu d'eux parce qu'ils l'ont aimée !

LE PENSIONNAT DE LA SAINTE FAMILLE

Viens, je te montrerai le domaine enchanté :
Nous suivrons le trottoir et, lorsqu'aura tinté
La clochette d'argent, le battant de la porte
A peine s'ouvrira ! Nous pourrons, de la sorte,
Entrevoir un long voile, un visage troublant !
Sans bruit, nous glisserons, sur le sol noir et blanc,
Conduits par un fantôme au céleste sourire,
Enveloppé, sens-tu ? du parfum de la cire !
A droite, les bureaux ; à gauche, les parloirs ;
Les salles d'apparat, le long des grands couloirs !
On poussera, pour nous, sur la pleine lumière,
Un volet qui découvre une cour tout entière :

Entends-tu, sous nos pas, crisser le sable clair ?
Sur un socle, Jésus lève son doigt en l'air,
Et les plis de sa robe animent le beau marbre
Où l'ombre vient trembler, du feuillage d'un arbre.
Autour de cette cour, s'alignent sur deux rangs,
Les fenêtres en gris, sur les trois murs bien blancs.
Mais le dernier côté du grand quadrilatère
Offre aux regards charmés, la maison du mystère
Où le ciel des vitraux se colore, vaiqueur !
Par la porte en ogive, on aperçoit le chœur,
Et le Seigneur, au fond, d'un signe nous appelle
A pénétrer souvent dans l'intime chapelle !

Oh ! que de doux moments de sublime ferveur
Ont, mon âme bercé, lumineuse faveur !
Pour nos petits doigts joints, pour nos pures extases,
Ecole, grand merci ! Source, sans fin, tu jases
Et fixes, près de toi, les anges triomphants,
Baignant de ta clarté, tous les petits enfants !
Les salles de travail et le long réfectoire,
Où flotte en permanence, un chaud parfum de poire,
Où les lambris de bois gardent l'or vapoureux,
Enferment dans la cour l'écho des jours heureux ;
Viens, je te montrerai le merveilleux domaine,
Où me retint jadis l'idéale semaine :

Une autre cour, un puits, les bancs dans le préau,
La salle de musique, et le dortoir en haut !
Vois le mur de l'enclos, les placettes dallées,
Le grand jardin qui monte et ses larges allées
Que suivaient à pas lents, les cortèges fleuris,
Les jours de Fête-Dieu, de prières, nourris !
Voici que retentit, sous l'arche du portique,
En plein ciel, entends tu ? l'immuable cantique !
Ils reviendront, vers nous, tous les êtres aimés :
Nous nous réunirons, pour que nos cœurs calmés
Retrouvent, pour toujours, le temps de l'innocence,
Et que palpite, en nous, subtile, une présence !

« BALLE AU CAMP »

Dans la cour de l'école, il est un jeu prisé,
Celui de « Balle au Camp », qui séduit tous les groupes :
On réserve sa place, on rassemble ses troupes,
Et le plus prompt sera le plus favorisé !

Une balle voyage entre deux camps égaux,
Disposés face à face, à la bonne distance,
Et cette arme du jeu qu'une main sûre lance,
Est saisie en plein vol, au-dessus des nigauds !

Chaque coup réussi vaut un point, le vainqueur
Acquiert le droit d'avoir un ami dans la place !
A lui, le jet précis comme un reflet de glace :
Il va donner victoire, hors de toute rancœur !

Et le groupe gagnant se déverse en entier,
Dans l'autre moins servi qui voit grossir sans cesse,
Un ennemi nombreux : sans la moindre bassesse,
On reforme le nombre et serre le quartier !

Si cela paraît simple, il arrive pourtant,
Que la lutte commence et reste inachevée :
Il faut faire mesure, et, chacun, main levée,
Veut se montrer loyal, au plus juste, en comptant !

JOUR DE FÊTE-DIEU

C'est jour de Fête-Dieu, de lumineux été :
Les filles, les garçons, passent dans l'avenue
Qui conduit à l'église ! Et la chaussée est nue
Pour le flot de blancheur, cortège de clarté !

Dans le matin brillant, c'est la marche de gloire !
Ils tiennent dans leurs doigts, l'énorme cierge blanc
Dont le soleil égare, un peu, le feu tremblant :
Le regard ébloui, d'une ferveur, se moire !

Et tous, avec émoi, s'avancent triomphants,
Sachant bien qu'aujourd'hui, quelque chose se passe.
Un cantique de foi retentit dans l'espace
Offrant les voix en chœur, des parents, des enfants.

Ils vont renouveler tous les vœux du baptême
Et, forts de leurs douze ans, s'engager librement.
Les lèvres vont former le merveilleux serment.
Puis l'évêque mettra, sur leur front, le Saint-Chrême.

On les regarde aller, rêve blanc sous le ciel,
En guirlande légère et toute auréolée
De cette grâce exquise où prend son envolée,
Une prière, un vœu, dans un encens de miel !

LA MAISON DE TANTE JEANNE

La maison de la tante au milieu de la cour,
Ouvre sa porte à tous, vers laquelle on accourt !
Le rideau se soulève à de fréquents passages :
« Et dehors ! Et dedans ! Vous êtes bien peu sages ! »
Il fait si bon passer de l'ombre au grand soleil
Quand l'été resplendit d'or vif et de vermeil !
Une poule parvient jusqu'au bord de la table !
Une marmite envoie une odeur confortable.
Or, le chat se poulèche, attentif et patient :
Il a droit de cité, chacun en est conscient !
La tante a demandé qu'on place les assiettes,
Et la poule picore, une à une, les miettes.
Avec toutes ces mains, le couvert, vite, est mis.
Bientôt, le repas prêt, rassemble les amis.
La cuisine s'anime : on heurte la vaisselle ;
Aux carafes de verre, une eau claire étincelle !
Voici que l'on perçoit, s'en revenant du val,
Le pas des travailleurs, le galop du cheval :
Ils ont quitté les champs, pour l'heure de la pause ;
Après le dur effort, on se lave et l'on cause !
A grand bruit, dans le bac, se renverse le seau.
On laisse la fatigue en posant le chapeau.

Les hommes sentent l'air, le foin, le grand espace
Et la glèbe a semé, sur les bras bruns, sa trace.
A l'abri du bon toit, s'adoucit la chaleur :
Il faut se délasser du pénible labeur !
Le couvercle levé, la cuillère dispense
A chacun, bonne part, aimable récompense !
Oncle et cousins, pour tous, rompent les gros croûtons !
La tante les questionne et nous les écoutons !
Les choses de la terre ont une voix profonde,
Indispensable basse, à tous les chants du monde !

LES VEPRES DES DIMANCHES

Je me rappelle bien les vêpres des dimanches
Où nous allions ensemble en fin d'après-midi,
Dans nos beaux vêtements de laine ou d'organdi !
L'autel était paré toujours de roses blanches.

Je me rappelle bien le parfum de ces roses :
Avec l'odeur de cierge, il me rejette encor
Au pied du tabernacle, où je priais alors
Avec un cœur ardent, brûlant mes lèvres closes !

Je me rappelle bien nos voix, tous nos cantiques
Et la pénombre douce où brillait l'ostensoir,
Et tandis que montait la prière du soir,
Aux voûtes de l'église, éclataient des musiques !

Je me rappelle bien notre arrêt sous le porche :
A nos yeux, le village, où tout devenait noir,
Accueillait l'allumeur et sa flamme d'espoir,
Allant de lampe en lampe, avec sa longue torche !

Je me rappelle bien notre joyeuse troupe :
Il nous fallait compter, toutes, nos derniers sous,
Puis courir acheter quelques caramels mous,
Pour finir le dimanche, une heure avant la soupe !

Je me rappelle bien, la fin de cette époque ;
Un merveilleux été tout embaumé de fleurs !
Moi, je devais partir et je versais des pleurs,
En dérochant mes yeux, sous ma gentille toque !

Je me rappelle bien la vierge au doux sourire,
Avec ses bras tendus vers nos têtes d'enfants !
Les chants connus calmaient nos rêves triomphants,
L'encens mêlait sa brume aux tiédeurs de la cire !

LE CHER VILLAGE

Tout de claire ordonnance et d'ampleur mesurée,
Le village, au soleil, est revêtu de vert,
Car la source y jaillit, l'été comme l'hiver,
D'un sol aimable et doux, sur la roche épurée !

Partout des bois mêlant le pin vif au bouleau !
Un large boulevard a percé la falaise
Et conduit de la ville, en montant tout à l'aise,
A nos jardins de charme, où partout, chante l'eau !

C'est l'endroit le plus haut, par rapport à la baie :
De la place centrale, on voit son arc en bleu,
Ou son vide horizon, quand par hasard, il pleut
Et que le vent du large, adouci, la balaie !

Le pourtour de la place a des bâtiments blancs :
Mairie, école, poste, oh ! mes palais mauresques !
Un génie a logé dans vos murs barbaresques,
Afin de nous garder, tous ses pouvoirs troublants !

Des palmiers aux gros troncs, bouge la longue palme,
Effritant la lumière : ils s'alignent, nombreux,
Sur les bords de la place, endroit toujours ombreux,
Qui prodigue et retient la fraîcheur et le calme !

Avec art, alentour, s'éloignent des chemins,
Si bien sablés de blond, bordés de fraîches haies :
Nous y avons cueilli, le jour, toutes les baies,
Et respiré, la nuit, les parfums des jasmins !

L'église est sur un tertre, au bout d'une avenue :
De son léger clocher, s'envolent, gais, tintants,
D'aériens angélus, qui voyagent longtemps,
Par-dessus les côteaux, vers l'immensité nue !

Tel est le cher village, au pays de clarté
Qui pare de ses fleurs, notre enfance bénie !
Le rêve y reste encor, et, par grâce infinie,
Notre cœur y poursuit, l'amour en liberté !

A LA « FALAISE »

De la falaise abrupte, on voit toute la baie :
Des cités de blancheur, s'alignent sur son arc.
Au pied de la muraille, on plonge dans un parc.
Au-delà, c'est la ville et ses maisons de craie !

Notre enfance a connu la sauvage « falaise »,
Et nous avons joué dans ses chemins sablés ;
Nos rêves et nos jeux n'y étaient point troublés ;
Joyeuse, notre bande y turbulait à l'aise !

Et plus tard, cet endroit devint un belvédère,
Aux parterres précis, savamment dessinés.
Tranquilles dans ce lieu, les gens disséminés,
Posent de longs regards sur le débarcadère !

Au-dessous du ciel bleu, les demeures si blanches,
Ont des jardins emplis des plus vives couleurs !
Il est beaucoup d'enfants courant parmi les fleurs !
Des couples enlacés s'éloignent sous les branches.

Un escalier fleuri dégringole en étapes :
A chaque étroit palier qu'il est bon de causer !
L'entente, quelquefois, se scelle d'un baiser
Tandis que se balance une glycine en grappes !

Et dans l'Eden, en bas, voici que l'on s'égare :
Il y a des sentiers, de nombreux petits ponts.
Un peuple ailé gazouille et, peut-être, répond
Au poète qui chante au son de la guitare !

Il faudra revenir au pied du belvédère,
Où, libres et heureux, nous avons tant rêvé !
Nous chercherons la pierre où nous avons gravé
Des initiales d'or que le temps considère !

DE LONGS CHEMINS SABLES

De longs chemins sablés courent sous les feuillages.
Ailés, dansent les pas, frôlant les taillis verts.
Et voici retenu dans les doigts grands ouverts,
Un dessin qui s'effrite en de mouvants sillages !

Ombre douce, lumière, à l'heure de l'été,
Composent lentement de fines harmonies.
Voici que vont pleurant les vacances finies,
Pour qui se sont tressés des arceaux de clarté !

Le silence a le goût de la figue sauvage :
Un peu de poudre blanche a couvert les fruits mûrs.
Voici tout palpitants, par-dessus les hauts murs,
Des secrets que le vent porte vers le rivage !

A pleins champs, le lentisque exalte ses parfums,
Sur les pentes qui vont jusqu'à la mer lointaine.
Et voici que s'éveille, au creux d'une fontaine,
Un murmure disant tous les bonheurs défunts !

Un caillou bleu, dégringolé en cascade,
A travers tout, par là où il est bon,
L'écume, quelquefois, se fait un bain
Tandis que se baignent nos groupes!

Et dans l'écume, au bas, voit-on s'égarer
Il y a des sentiers, de nombreux petits sentiers,
Et par là, au hasard, se font nos pas

N'AVONS-NOUS PAS LAISSE...

N'avons-nous pas laissé quelque charmant sillage,
Au temps de nos parcours, par les bois broussailleux,
Quand nos pas dévalaient sur le sol rocailleux,
Tandis que nous suivaient les oiseaux du feuillage ?

Au soleil s'exaltait l'âpre senteur du cyste
Et du lentisque rude aux globes résineux.
Loin, la mer, au-delà des taillis épineux,
Brillait à l'horizon dans ses tons d'améthyste !

Et te rappelles-tu la danse de lumière
En ce frais labyrinthe où nous marchions, joyeux ?
L'unique plaisir d'être exultait en nos yeux :
Nous courions animés d'une force première !

Avions-nous, sans savoir, une âme plus gracile,
Etions-nous, bons enfants, les favoris des dieux,
Quand nos rires sonnaient sous la voûte des cieux,
Quand nos jeux s'envolaient sur la pente facile ?

Oh ! ce trajet connu ! Nous le faisons si vite,
Emportés en avant, libres, légers, fougueux,
Le cœur vidé de tout, reflétant, simples gueux,
L'initiale splendeur, enclose dans ce site !

Une marche, une course, un vol, une caresse !
Et nous prenions les jours, comme on cueille des vœux !
Les ailes de l'espoir, effleurant nos cheveux,
Palpitaient près de nous, dans un flot d'allégresse !

Oh ! te rappelles-tu notre large cœur ivre,
Alors que seul comptait le présent merveilleux,
Que point n'apparaissait d'avenir périlleux ?
Te rappelles-tu bien, tout le bonheur de vivre ?

Une ville à ses pieds, derrière sa cascade,
Immuable torrent, jusqu'au bord de la mer,
Échoué dans le feuillage vert
Où le regard se plaît à faire promenade !

Accueillante maison fièle aux rendez-vous
Tous, filles et garçons, dans l'âge de tendresse,
Aiment se retrouver tout simples d'allégresse,
Et partager le temps des rêves un peu fous !

Le domaine est pourvu de multiples passages :
On ne ferme jamais le portail étouffant ;
Mais, chaque après-midi de l'été rayonnant,
Les voit pénétrer là, guillerets et très sages !

LA MAISON DE RENDEZ-VOUS

Toute blanche au milieu des frondaisons d'un parc,
Une demeure occupe une ronde éminence,
Un modeste coteau que contourne en silence,
Un tranquille chemin développant son arc !

Une ville à ses pieds, déroule sa cascade,
Immobile torrent, jusqu'au bord de la mer,
Enchevêtrement blanc, dans le feuillage vert
Où le regard se plaît à faire promenade !

Accueillante maison fidèle aux « rendez-vous » !
Tous, filles et garçons, dans l'âge de tendresse,
Aiment se retrouver tout simples d'allégresse,
Et partager le temps des rêves un peu fous !

Le domaine est pourvu de multiples passages :
On ne ferme jamais le portail étonnant ;
Mais, chaque après-midi de l'été rayonnant
Les voit pénétrer là, guillerets et très sages !

On dansera peut-être, au son du violon,
Du saxophone étrange et de la clarinette !
Et c'est bien pour cela que chaque robe est nette
Et qu'on a dessiné le pli du pantalon !

Longtemps se chanteront, pours gars et demoiselles,
Les faciles refrains pleins d'un charme vainqueur !
Leurs ailes resteront pour abriter le cœur
Et toute la beauté se mire à travers elles !

Oh ! la grâce des jours, de suave couleur,
Quand palpite l'espoir, dans la clarté de l'âme !
Exaltante, jaillit la plus limpide flamme
Et rien ne la réduit, pas même un tendre pleur !

LA FETE AU VILLAGE

Il n'est fille ou garçon qui point ne se prépare,
A se rendre, ce soir, au bal enfin permis !
Mais n'entendez-vous pas s'avancer la fanfare ?
Au village, c'est fête ! Accourez tous, amis !

En toile de coton, de pimpantes toilettes
Ont paré de blanc net ou de vives couleurs,
Les corps impétueux de toutes les fillettes
Et cela va décrire un parterre de fleurs !

A petits pas pressés, s'organisent les danses :
Et tous les jeunes gens se tenant par la main,
Dessinent dans la foule, un entrelac de ganses,
Où le présent bonheur englobe aussi demain !

La fête chante en rond, la nuit chavire toute,
Autour du kiosque vert illuminé de feux,
D'où partent les rayons scintillants d'une voûte,
Au-dessus des danseurs, ivres d'innocents jeux !

Un entr'acte permet de courir au manège,
Et de prendre d'assaut, tous les chevaux de bois
Qui tournent vite, vite ! Et puis le trot s'allège
Et l'on délaisse alors l'ivresse de ce toit !

Elles parlent bien haut, les baraques foraines,
Offrant, parmi les cris, des cadeaux, des bijoux.
Prenons-nous les poignets, formons de longues chaînes,
Afin de traverser le monde, en ses remous !

La peur a son délice, au jeu des balançoires,
Où l'on reste debout, car les doigts dans les doigts,
Se redonnent courage, évitent les déboires !
Et flotte bien plus haut, la barque, bien des fois !

Mais le bal recommence : après la limonade,
On rentre sur la place où la ronde reprend.
C'est, pour tous, à nouveau, la folle promenade
A un rythme plus vif, avec bien plus de cran !

Vers le tertre où l'église, à l'écart de la foule,
Elève, comme un doigt, son clocher de minuit,
Tout à coup se dessine un mouvement de houle :
On avance, porté, par un flot sans ennui !

Dans une zone d'ombre, autour de l'édifice,
Une rumeur intense enfle et s'accroît encor.
Et quand le ciel s'éclaire, au grand feu d'artifice,
Une clameur éclate aux jaillissements d'or !

Les gens se serrent tant qu'on est au coude à coude :
On se cherche, on se trouve ; on appelle, on accourt !
Pour la belle parole, il n'est lèvres qui boude :
Il est de tendres mots pour se faire la cour !

Les visages levés surgissent, hors de l'ombre.
Il pleut de la lumière, on en réclame encor !
Une plus haute gerbe et la nuit paraît sombre :
Il faut se séparer, le village s'endort !

Et chaque rue absorbe, un à un, tous les groupes ;
Un rire, ça et là, s'égrène en s'éloignant.
Les lampions vont s'éteindre et se vider les coupes !
On termine un loto pour le dernier gagnant !

D'un rêve enrubanné, les âmes sont captives,
Et demain nous promet mainte festivité :
Jeux de l'après-midi, mille grâces sportives
Où la beauté triomphe au soleil de l'été !

LE MIMOSA

Là-bas, le mois de mars a de jaunes bouquets :
Mimosas lumineux, votre parfum me grise,
Alors que vous caresse, une légère brise,
Au-dessus des jardins, des cours et des bosquets !

Le jour hésite encor, au bord du ciel bleu-pâle,
Et lorsque l'angélus éparpille, en tintant,
Par l'espace élargi, les perles de l'instant,
L'étoile du berger se glisse, fleur d'opale !

Une langueur exquise affaiblit toute ardeur.
Bientôt l'ombre descend, par les bois, retenue :
Le silence frémit, la clarté s'atténue,
Mais le mimosa garde encore sa splendeur !

Son panache vibrant s'étale en taches claires :
Exaltant son haleine en effluves d'espoir,
Alors que s'épaissit l'émouvant bleu du soir,
Il sème, un peu partout, des réserves solaires !

Et là-haut, dans les cieux, voici tous les grains dor,
Apparus par milliers, mimosa sans ramure,
Étalé dans la coupe, où passe le murmure,
Inlassablement frais, de la source qui dort !

Je vais par les chemins qui longent les demeures,
Aux grands parcs assombris, dont les jets d'eau bruissants,
Racontent le mystère et les rêves puissants,
Tout au long de la nuit, pour retenir les heures !

Là-bas, le mois de mars a céleste pouvoir,
Et mon âme, toujours, en restera charmée !
O pays de l'enfance ! O rive bien-aimée !
Mon cœur ne cessera, jamais, de vous revoir !

UN PARFUM D'ORANGER

Au fond du ciel uni, passe une troupe alerte :
Est-il tard ? Est il tôt ? L'angélus a tinté.
C'est la fin du printemps, déjà presque l'été !
Le crépuscule a pris des tons de prune verte !

Un parfum d'oranger flotte dans l'air du soir
Et mon cœur a capté le plus beau chant d'espoir !

Il arrive pour nous, le vrai temps des vacances :
Ainsi que l'oiselet, sur le toit, prend l'essor,
Du cocon du labeur, enfin, notre âme sort
Et s'enivre du vent des folles espérances !

Un parfum d'oranger flotte dans l'air du soir
Et mon cœur a capté le plus beau chant d'espoir !

Les arbres sont couverts de larges fleurs d'opale,
Et ces étoiles-là sont plus proches de nous
Que celles dont les feux, papillottants et doux,
S'allument, tout là-haut, sous la voûte encor pâle !

Un parfum d'oranger flotte dans l'air du soir
Et mon cœur a capté le plus beau chant d'espoir !

Pour nous, la nuit se tait. Le silence complice
Accompagne nos pas, tient nos doigts refermés,
Par les routes sans fin, par les chemins aimés !
Pour les rêves d'amour, voici l'heure propice !

Un parfum d'oranger flotte dans l'air du soir
Et mon cœur a capté le plus beau chant d'espoir !

Du rivage or et bleu, grisante appartenance,
Arrive à nous, toujours, en effluve troublant,
Des orangers fleuris, le message tremblant,
Lorsque l'été s'annonce, ô douce souvenance !

Un parfum d'oranger flotte dans l'air du soir
Et mon cœur a capté le plus beau chant d'espoir !

LA NUIT D'ETE

La nuit d'été repose au-dessus de la cour.
Invisible, dans l'ombre, au bord de la fontaine,
Une eau coule menue, et grignote, incertaine,
Un silence opalin que la lune parcourt !

Blanc de clarté, le mur reçoit l'ombre portée
Du feuillage d'un arbre, immobile et muet.
Le rêve se dissout dans le dessin fluet
Qui met autour de tout, sa résille enchantée !

Le ciel, en haut, retient des astres par milliers,
Brillant de tous leurs feux, si loin, si loin de terre !
Et voici qu'un vertige ébloui de mystère,
Egare un cœur infime, hors des soins familiers !

Dans le vide infini, se creuse encor l'espace,
Autour d'un chant perdu qu'absorbe le néant !
Puis, parmi les points d'or, impalpable, géant,
Sur l'insondable voie, un ange divin passe !

CANICULE

Abondant, le soleil emplit toutes les rues.
Le pavé réfléchit ses brûlantes ardeurs.
Aux arbres, le feuillage accroche des blondeurs,
Et, sur les murs trop blancs, courent des ombres crues.

Les étals des marchands reçoivent des flots d'or
Exaltant les couleurs des fruits dans les corbeilles,
Où tremblent dans l'air chaud, des cohortes d'abeilles,
Alors que tout se tait, que le monde s'endort !

Les volets se sont clos sur la claire pénombre :
Il n'y a plus personne aux terrasses des bars.
Pour les derniers passants, les rayons sont des dards.
Parfois s'ouvre une porte, au seuil d'un couloir sombre.

Le village est figé de silence aveuglant.
Sous le ciel que pâlit une chaleur égale,
Où vibre, continu, le cri de la cigale,
Une palme, en bougeant, lance un reflet cinglant !

Au carrefour désert, sévit la canicule.
Et pourtant, la fontaine éparpille des jets
De fraîcheur suspendue à mille feux légers
Animant un ruisseau dont la chanson circule !

LA PRIERE DU SOIR

Invisible à nos yeux, dans le haut minaret
Qui monte vers le ciel, au dessus des grands dômes,
Un muezzin' appelle, et son hymne égaré
Qui tremble à l'infini, trouble le cœur des hommes !

Emplissant, tout à coup, le silence du soir,
Qui vibre dans ce cri, s'impose le message !
Il s'envole et traverse, ou d'angoisse, ou d'espoir,
Sur la rive du temps, l'homme devenu sage !

Et le monde se tait ; le bleu de l'air pâlit.
Déjà plus d'une étoile arrive de l'espace.
Et voici, dans nos murs, l'astre dont s'ennoblit
Le journalier souci ! Là-haut, l'ange blanc passe !

Avec un peu d'eau claire, ayant baigné ses pieds,
Rendu plus pur son corps, un homme seul s'incline :
Il se prosterne au sol, face à Dieu, comme il sied !
Là-bas, sur l'horizon, sa forme dodeline !

Alors règne la paix : des humains, le labeur
S'allège par miracle et l'oiseau sous la feuille,
Arrête sa chanson car s'endort son ardeur !
Inexplicablement, tout être se recueille !

Une fumée apporte une odeur de pain cuit.
La fraîcheur a guéri la morne lassitude !
A nous le réconfort, le repos de la nuit !
La soupe est sur le feu, rassurante habitude !

MARCHE ARABE

Prise entre les murs blancs, l'un à l'autre appuyé,
La rue en escalier, ce soir, grouille de monde !
On achète et revend : la marchandise abonde
Et le peuple bruyant, par rien n'est ennuyé !

Les femmes, retenant leur voile opalescent,
Portent, haut sur le front, leurs petites emplettes,
En paquets bien noués, ronds comme des galettes !
Elles suivent le flot qui monte et qui descend !

Les hommes vont, flânant, leur fardeau sous le bras :
Quelque vêtement neuf ou quelque friandise,
Au foyer, destinés, modeste convoitise !
Ils sont coiffés de « fez » ou de turbans bien ras !

Les enfants sont partout, bien à l'aise, charmants !
Quelquefois, se produit un mouvement de houle :
Un vendeur ambulant fonce à travers la foule
Et présente un plateau plein de gâteaux fumants !

Chaque boutique ouverte, expose en plein dehors,
Parures et tissus, habits de toutes sortes,
Accrochés dans le vent, dissimulant les portes :
Etranges lieux fournis de fabuleux trésors !

Nonchalamment sereins, les nobles commerçants
Sont assis, méprisants de facile paresse :
Ils écoutent sans voir le courant qui les presse
Et sans faire un effort, à l'égard des passants !

Trônant sur son fourneau, le marchand de beignets,
De son doigt vif et long, jongle avec de la pâte
Et la lance en anneaux dans la bassine plate
Où l'huile, en crépitant, les cuit, bien alignés !

La savoureuse odeur se mêle à des relents
De cuisine au poivron, de mouton qui mijote,
Au fond d'un restaurant qu'on appelle « gargote »
Où l'on sert à la ronde, avec des gestes lents !

Dans un couloir étroit, comme un simple placard,
Sont placés proprement, les grands sacs à épices :
Anis, poivre et cannelle et toutes les délices,
A savoir employer, bien choisir, avec art !

Et voici que surgit, sorti d'un autre temps,
Tout au bout du passage où l'ombre se resserre,
Arrivant de bien loin, des confins de la terre,
Un tramway tout usé, lumineux et tintant !

Les voyageurs surpris, découvrent les splendeurs,
En éparpillements, d'un palais magnifique.
Ils regardent passer, mirage pacifique,
Un rêve étincelant dans un bouquet d'odeurs !

Et quand la nuit l'absorbe, il ne reste plus rien
Au passager grisé par la vision brillante !
Ainsi pour l'exilé, que le souvenir hante,
Est une image d'or, du sol qu'il a fait sien !

JEUNE FILLE A LA FONTAINE, EN KABYLIE

Par un sentier de chèvre, elle vient de là-haut :
Sur sa tête est posé le vase aux flancs d'argile,
Et, malgré cette charge, elle s'avance, agile,
Et descend vers le val où l'on va puiser l'eau !

Le monde flamboyant l'environne de gloire,
Auréolant son front serré dans un bandeau.
Mais l'été, dans ses yeux d'une couleur vert d'eau,
Se calme, s'atténue et de douceur se moire !

La grâce de son corps apparaît sous les plis
D'une ample robe jaune et nouée à la taille !
Le soleil, autour d'elle, a des blondeurs de paille,
Et, de senteurs de fruits, les vergers sont emplis !

Pu à peu, le lacis n'est plus qu'un fin sillage,
A travers l'épaisseur d'un bosquet verdoyant
Qui filtre la lumière en un jour ondoyant :
La source pure jase à l'abri du feuillage !

En un creux de rocher, la coupe s'arrondit :
Dans la vasque se mire un bouquet de visages !
Elles sont sept ou huit, entr'ouvrant leurs corsages,
Afin de ralentir un cœur fou qui bondit !

Maintenant, le pied nu frôle une terre humide,
Et les mains et les bras s'imprègnent de froideur,
Baisers voluptueux de limpide candeur,
Exempts de la contrainte et de la peur timide !

Et lorsque ces ébats sont jugés suffisants,
Chacune penche alors, son amphore sur l'onde,
Et tandis que se trouble une chanson profonde,
A pleins bords, on remplit tous les pots reluisants !

Puis les filles s'en vont, se quittent sur la pente,
Et c'est la montée humble, aux flancs des hauts pitons,
Vers les hameaux serrés de toits à croupetons !
Jusqu'au soir mauve et bleu, l'étroit chemin serpente !

Il fait froid sur la cime à l'heure du repas.
Dans les champs, tout à coup, le dur labeur s'arrête.
Autour des toits de chaume, au repos, tout s'apprête,
Et la femme dépose, au seuil, son dernier pas !

La blanche Léïla n'a pas vu, tout près d'elle,
Une ombre se glisser, tout au long du parcours !
Quelque prince inconnu, paré de cheveux courts,
Rêvant de sa beauté, lui garde un cœur fidèle !

LA MAISON MAURESQUE

J'ai longé bien des fois, le soir ou le matin,
Le haut mur couronné de lauriers blancs ou roses.
J'ai souvent regardé vers les fenêtres closes,
A travers le feuillage éclatant du jardin !

Elles embaument fort, les chaudes nuits d'été !
Des arbustes fleuris recouvrant la demeure,
Il vient de lourds parfums, oh ! que l'amour ne meure !
Et la lune répand sa troublante clarté !

Dans l'enceinte du parc, ouvrant sur le chemin,
Une porte de bois, d'un gros heurtoir munie,
De larges clous dorés parfaitement garnie,
Se loge dans l'ogive où grimpe le jasmin !

Je n'oublierai jamais les tranquilles instants,
Sur le banc que cachaient des branches emmêlées,
Tandis que bleuissait le soir sur les allées,
Et que je me grisais d'effluves envoûtants !

J'ai vu, tout près de moi, juste sur le rebord,
Alors que l'ombre avait une couleur de prune,
Une main qui brillait, toute fine et si brune,
Et qui cherchait mes doigts pour un rêve d'accord !

En mon cœur, un sanglot s'exhale en un soupir.
Un parfum de jasmin, m'apporte, ô rêverie,
Des beaux jours d'autrefois, la douce griserie !
La mer, au ras du ciel, a l'éclat d'un saphir !

UN JOUR AVEC BAYA

Un jour, avec Baya, j'ai joué dans la cour,
A tremper mes deux mains, dans la vasque de marbre.
Et j'ai pu voir aussi, sous la voûte d'un arbre,
Un autre clos, bordé d'arcades, tout autour !

En ce jardin secret, viennent près du bassin,
Celles dont la beauté se mire dans l'eau pâle,
A l'abri des regards, tandis qu'un jour d'opale,
Anime aux murs de stuc, un frémissant dessin !

Des pas nus font tinter des anneaux d'argent clair
Alors que fuit quelqu'un sur la faïence lisse :
Une dame apparaît, comme un elfe se glisse !
Un doux parfum d'œillet s'est répandu dans l'air !

« Viens, me dit-elle, viens ! J'ai pour toi, des gâteaux
Que ma fille a gardés : c'est aujourd'hui la fête ! »
Au centre du salon, voici la table prête :
Edifices savants montés sur des plateaux !

Comment ne pas goûter le brun makroute rond
Fait de semoule frite et de crème de datte
Et des alabias, la forme délicate
En petits tuyaux d'orgue enfermant le miel blond !

J'ai oublié le nom des biscuits croustillants
Sucrés si finement dans leur pâte filée,
Et des croissants fourrés d'amande bien pilée,
De tant d'autres encor, sur des cuivres brillants !

Mais la seule boisson sera le thé brûlant,
Servi dans du cristal et parfumé de menthe !
A l'aise, on peut rêver, dans l'heure de détente,
Et se croire installé sur le « tapis volant » !

LA VILLE DU BORD DE MER

La ville, haute et plane, expose au vent de mer,
Sur un vaste plateau, ses larges avenues,
Ses boulevards déserts, ses esplanades nues :
Sur ma lèvre est resté, le goût du souffle amer !

Hors la neuve cité, le « vieux village » groupe,
Autour des dômes blancs, ses crayeuses maisons.
Dans les ruelles d'ombre, il n'est plus de saisons :
Ma lèvre se souvient du goût de cette coupe !

Un escalier géant s'élargit jusqu'aux flots,
A travers la rocaïlle, à larges marches blondes.
En la verte émeraude, au sein des eaux profondes,
Est resté le secret de mes premiers sanglots !

Voici la porte ouverte à l'horizon splendide,
Et les rosiers flambants dans le fond de la cour.
Le flot du souvenir, à mon appel, accourt :
Le secret me revient d'un jeune cœur candide !

Puis c'est « terre marine » aux multiples couleurs,
Vibrante floraison, le long de la grand'rue.
Aux voiles des bateaux, sur la mer apparue,
Je retrouve le chant de mes plus tendres pleurs !

Enfin s'étend la plage, au bas des pentes vertes,
Et sur le sable intact, s'allonge un couple uni
Dont le murmure est bu par le ciel infini !
Sur ce chant retrouvé, mes lèvres sont ouvertes !

TIPAZA

Ici, la pierre fuse et se revêt de grâce :
Ainsi qu'une forêt, jaillissent vers le ciel,
De grands fûts que le large a pâtinés de miel
Et que le pin, parfois, d'un rameau vert enlace !

Inlassable, la mer exerce son assaut.
Mais il reste au grand jour, un élégant portique,
Un théâtre en gradins, puis cette église antique,
Assise sur un temple et portant le front haut !

Dans ces lieux, l'Eternel établit son domaine :
A Dieu, se sont unis les peuples successifs.
Et les siècles passés mêlèrent, possessifs,
Le signe évangélique à la lettre romaine !

En deux rangs de piliers, l'édifice sacré
Limite sur le sol, une surface lisse,
Une ample mosaïque où, léger, le pas glisse
Ainsi que sur un lac, or rose, et bleu moiré !

L'horizon se découvre entre de vives branches,
Et sur l'immensité, des arches, d'un trait pur,
Découpent dans les cieus, des fenêtres d'azur
Où passent, par moments, de grandes ailes blanches !

Au long de cette rue, on marche à petits pas :
Voyez donc le marché, ses dizaines de tables,
Et la place où parlaient, le soir, tous les notables,
A cette heure où fumaient les odeurs de repas !

Le dallage serré de la route royale,
A gardé, cher détail, plus d'une trace en creux,
De ces chars que traînaient de bons bœufs vigoureux
Tandis que l'air bruissait d'une rumeur loyale !

Une cité nouvelle a surgi sur ce bord,
Et complète l'ancienne ! Il est une demeure
Où vit le souvenir : oh ! que jamais ne meure
Un rêve de beauté près du fabuleux port !

Le chercheur a plongé vers les hauts fonds limpides,
Au sable, déroband, buriné par le flot,
Quelque marbre sculpté, visage au regard clos,
Un vase funéraire, une jarre aux flancs vides !

Et tout se recompose et revoit le soleil :
Une monnaie en bronze, un bijou de princesse,
Ecrit sur une tombe, un récit qui ne cesse
Où l'homme reconnaît son cœur toujours pareil !

La ville, du vieux temps, n'accepte pas l'insulte ;
Et l'Algérie a su, construire tout en blanc,
Dans un art composite au mystère troublant
Qui perpétue encor, de la beauté, le culte !

Avez-vous vu passer, l'enfant de Tipaza,
Légère, sans souci, jouant parmi les « restes » ?
Ample, sa robe flotte à chacun de ses gestes :
Est-ce l'Arabe ? Ou la Romaine ? Est-ce Salza ?

Salza : sainte chrétienne, honorée à Tipaza.

ALGER, LA VILLE BLANCHE

Alger, la ville blanche, en gradins réguliers,
Tout autour d'une baie où la mer se repose !
Ici, nous avons fait, beaucoup plus qu'une pause,
Et notre cœur galope, au long des escaliers !

Les plus grands paquebots, dans ton port, font escale !
Et les mâts jaillissants, les voiles de couleurs,
Dans le petit bassin, font un bouquet de fleurs !
Pour les cargos les quais dessinent leur dédale !

Un cirque naturel abrite les maisons
Sur de grands boulevards épousant bien la courbe
Et sur un sol crayeux qui jamais ne s'embourbe,
Il est des bois de pins, bravant les horizons !

La « Casbah » lumineuse a des ruelles sombres
Où vit plus d'un secret, des paliers de fraîcheur
Où s'arrête, un moment, le passant, le chercheur,
Attirés dans ces lieux, par la clarté des ombres !

Attention, promeneur ! Ne va pas t'égarer !
Plus d'un porche est ouvert : quelque rue incertaine
Amènera tes pas, tout près d'une fontaine.
Un charme peut jouer, dont il faut se parer !

Puis d'étage en étage, on arrive aux collines :
En cet endroit, jadis, l'Empereur eut son fort,
Barbaresque empereur, maître absolu du port,
Dont le butin venait sur les brises câlines !

Au cœur d'un bois serré de chênes, d'oliviers,
Se pointaient les canons sur les bateaux en marche !
Et l'attaque passait juste au-dessus de l'arche
Ouvrant sur l'éperon, refuge d'éperviers !

Autre, à nous se présente, Alger, l'Européenne,
Aux immeubles bien droits, tous balcons alignés,
Regardant vers la mer et finement peignés,
Sur le flanc du cratère, hauteur cyclopéenne !

On la voit partout, la mer, où rien ne dort :
Juste au bout d'une rue, en parcourant les rampes,
Et lorsque vient la nuit, que s'allument les lampes,
Un scintillement fou remplit la coupe, d'or !

Alger, blanche cité, tu retiens bien notre âme,
Avec nos jeux d'enfants, nos rires amoureux !
Ton ciel clair a gardé l'éclat des jours heureux :
Ton souvenir anime une fervente flamme !

LE RETOUR AU PALAIS DESERTE

On n'entend plus fuser toutes les voix connues !
La galerie enferme un silence glacé,
Le souffle habituel n'a plus rien déplacé :
Partout le vide froid, les grandes salles nues !

Pauvres lieux désertés par la vie explosive,
Il ne vous reste plus que le charme angoissant
D'un cimetière clos, d'une fleur se froissant
Sous la pluie aux doigts longs de force corrosive !

Qui donc a décidé la lugubre vacance,
En ce palais du rire et d'active gaîté ?
Vers quel étrange port ont-ils tous affrété,
Séduits par on ne sait quelle folle éloquence ?

Une distance énorme emplit la cour dallée !
Il n'y a plus de mot, plus d'appel éclatant :
L'écho moqueur et vain va se répercutant,
Sur les murs, faux témoins, de la joie en allée !

Qui donc ébranlera les cloches d'espérance ?
Il y a, sur le seuil, un portier désolé !
La porte va s'ouvrir et l'amour envolé,
Reviendra, plus brillant, de sa lointaine errance !

Et voici que s'éveille, à la fontaine blanche,
Un murmure plus vif et joliment crâneur :
Il précède, effronté, le grand flot du bonheur,
Et la vanne inutile, à la fin, se déclanche !

LES CŒURS, EN CHŒUR

Le soleil et l'air bleu, la lumière qui vibre,
Et le reflet dans l'eau, le nuage à gravir,
Et l'émoi de la fleur et le papillon libre,
Ont raison de mon cœur qui se laisse ravir !

De la vague en colère ou du flot qui murmure,
Et de la voix du vent dans le feuillage clair,
Du bourdon de l'abeille avec la prune mûre,
En secret, mon cœur fou, compose plus d'un air !

Quand l'aurore, au ciel, tend ses fragiles écharpes,
Et que l'oiseau s'élançe, au firmament, vainqueur,
Quand tout le feu du soir, embrase, au son des harpes,
Un horizon de gloire, alors, chante mon cœur !

Et toutes les couleurs, toutes les harmonies,
Ne cessent de parer le splendide univers,
Où le rêve déploie, en gammes infinies,
Tout le pouvoir des cœurs, unis en chœur, divers !

LE MATIN BLEU

C'est un matin tout bleu : légère, la nacelle,
En silence évolue, en longeant les trottoirs !
Le car semble guidé par ces deux arrêteurs,
Et l'univers afflue à notre balancelle !

Passent les jardins verts, les murs blancs des maisons !
Sur le tapis roulant, la promenade glisse.
A l'horizon, la mer apparaît toute lisse
Et, voyageurs de rêve, unis, nous nous taisons !

Après le grand tournant, la ville se découvre,
Et la baie arrondit son arc immense et clair !
Notre vaisseau charmé, sans bruit, traverse l'air :
Alger la Blanche vient, vers la route qui s'ouvre !

Aucun geste, aucun mot, n'est, de ce jour, ôté !
Le soleil ivre emplit le creux de chaque feuille,
Une palme étincelle et tout mon cœur accueille,
Une vaste lumière où vibre la Beauté !

La vie a tout l'éclat d'une belle fontaine :
Un flot limpide épand des perles de cristal.
En mille et un reflets, rit le pays natal,
Et je lui tends les bras, sur sa rive lointaine !

